



Frédéric VANDENBERGHE

L'AFTÉROLOGIE ET LE DÉCALOGUE DE LA DÉCONSTRUCTION

COMMENÇONS par une confession : après les heures de travail et pendant les week-ends, je suis post-moderne ; mais dans mon travail et dans ma pensée, je ne le suis pas. Me situant dans la mouvance de la seconde et de la troisième génération de la théorie critique, je me décrirais plutôt comme « archéo-moderniste ». Je vais ainsi présenter une critique moderniste et matérialiste du post-modernisme, mais à la façon post-moderniste, donc de façon ludique et polémique, un coup à droit et un coup à gauche, sans trop me soucier des convenances académiques.

Étant donné que le post-modernisme est avant tout une anti-pensée réactive, on ne peut pas en parler sans verser dans la polémique. Si le post-modernisme se conçoit comme critique de l'héritage européen, la critique du post-modernisme apparaît, après coup, comme une philosophie des Lumières qui reprend le combat contre les ténèbres. *Post festum*, après la fête, le post-modernisme se dévoile comme

un néo-médiévalisme du présent. Maintenant que le post-modernisme du siècle passé est passé comme une épidémie grippale — la *French Flue*, affectant surtout les littéraires américains en manque de théorie et de philosophie —, on peut sans doute mieux percevoir et évaluer les ravages qu'elle a fait dans les milieux des petits intellectuels désœuvrés, qui veulent écrire la philosophie comme on écrit un roman policier. Vingt ans après le grand refus des métarécits, on se rend compte que le post-modernisme est bel et bien une pensée restauratrice. Avec Habermas et Bourdieu, on pourrait même songer à une révolution conservatrice. Comment expliquer autrement le retour en force et la restauration de l'ancien qui caractérise la philosophie contemporaine issue du post-modernisme :

— suite au refus des « lendemains qui chantent » de la philosophie hégélo-marxiste, on constate le retour de la philosophie politique libérale, mais aussi communautariste. Comme au XVIII^e siècle, on parle à

nouveau de la société civile et de la représentation parlementaire, tandis que les néo-communautariens en appellent à la responsabilité, la confiance et le bon sens civique. En fin de parcours, Claude Lefort rejoint Fukuyama, alors que Laclau et Mouffe retrouvent Carl Schmitt, le plus grand et brillant philosophe du droit du dernier siècle qui a l'inconvénient d'être... fasciste (non pas sur les bords comme Heidegger, mais carrément fasciste — « nazi philosophe », disait justement Zarka) ;

— suite à l'introduction forcée de motifs esthétiques dans la philosophie, on constate un retour à l'éthique. Contre l'universalisme de la morale kantienne, qui vaut pour tout le monde et donc pour personne, on célèbre l'herméneutique des différences pour particulariser, personnaliser et esthétiser l'éthique. Dans l'éthique esthétique, l'altérité passe désormais avant l'identité. Autrui, mon prochain, est tellement, ineffablement autre, que je ne peux pas le saisir ; sa différence étant ontologique, je deviens son otage et avant même de le reconnaître comme mon égal, il m'incombe de le respecter dans son altérité absolue ;

— enfin, avec ironie, on peut constater que la critique des fondements de la connaissance et la célébration de l'incertitude ont conduit à un retour en force du religieux. Le visage d'Autrui prend les traits messianiques du Tout Autre, *das Ganz Andere*, comme disait le vieux Horkheimer¹. À force d'ébranler le transcendantal, le post-modernisme a redécouvert la transcendance. De la théologie négative de Derrida jusqu'à l'affirmation de la théologie pontificale par Vattimo en passant par la pensée païenne

de Sloterdijk, la pensée s'abîme et s'abolit en Dieu. À moins que ce soit le Diable, comme chez Maffesoli.

Le post-isme, mouvance anti-philosophique

Maintenant que la vague est passée, et peut être classée comme une affaire du passé qui cherche à restaurer le passé, on peut enfin essayer de définir cet indéfinissable post-modernisme. Faisant fi des distinctions entre les différents courants, je propose l'hypothèse de travail suivante : Le « postisme » est une mouvance anti-philosophique de la modernité tardive, surgi dans les années quatre-vingt du siècle passé, qui introduit la critique de la représentation esthétique contre le réalisme de l'épistémologie pour saper les fondements mêmes de la pensée héritée². Dans la mesure où les prétentions expressives de la représentation esthétique sont incompatibles avec les prétentions à la vérité de la théorie de la connaissance, on ne peut pas les réconcilier, mais on peut les faire jouer les unes contre les autres, traiter la philosophie comme de l'art et la déconstruire en s'attaquant, tour à tour, à son fondationnalisme, universalisme, rationalisme, idéalisme, représentationnalisme,

Pour Horkheimer, ce n'est pas l'image divine de l'Absolu, mais l'espoir de l'homme pour l'Absolu qui irradie le procès social et historique. D'après lui, ce désir peut donner à l'homme la conscience de la vérité en pleine horreur de l'histoire.

Rudolf J. Siebert

1. Cf. Rudolf J. SIEBERT, *Le Relatif et le Transcendant. La sociologie critique de la religion de Max Horkheimer*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Fabien Ollier et Henri Vaugrand, préface de Henri Vaugrand, Paris, L'Harmattan, 2005.

2. Cf. Frédéric VANDENBERGHE, « Post-isme ou positivisme ? Une comparaison entre les théories de la réification et les théories de la postmodernité », traduit de l'anglais par Henri Vaugrand, *X-Acta*, n° 5, « Vers un discours de la nouvelle servitude volontaire », octobre 2001, p. 39-50.

humanisme, essentialisme, bref à son phallogocentrisme castrateur. Le savoir étant déclassé comme une forme de pouvoir, on célèbre désormais la pluralité des interprétations, irréductibles, mais toutes compossibles. En fin de parcours, la vérité apparaît comme un supermarché.

Rétrospectivement, on s'aperçoit que cette rupture esthétique avec le modernisme philosophique représente, à vrai dire, un moment à l'intérieur même du modernisme et de la philosophie européenne — le moment de la critique de la critique des fondements de la modernité ou, si l'on veut, le moment de la crise de la crise de la pensée moderniste qui correspond au triomphe du capitalisme tardif. En effet, si l'on divise la pensée moderne en trois moments — premier moment d'émergence avec Descartes et continuant jusqu'à Kant ; second moment des « trois H » : Hegel, Husserl et Heidegger ; enfin, troisième et dernier moment de déconstruction des phénoménologies par Adorno, Lyotard, Levinas et Derrida — on se rend compte que la critique du métarécit de l'émancipation coïncide avec le moment où la critique du système est récupérée par le système même et où la philosophie rejoint l'art pour devenir, comme elle, une marchandise. J'avance donc mon hypothèse sociologique, que j'emprunte pour l'occasion au critique littéraire marxiste Fredric Jameson : Le postmodernisme est, en effet, la logique culturelle du capitalisme tardif¹. Avancé comme une critique du capitalisme, elle constitue en fait son allié. Rien de plus destructif que le capitalisme ! « *Ne faites pas le point, faites la ligne* », disait Deleuze, et passez par la caisse. Le capitalisme est deleuzien — original, flexible, rhizomatique.

Trois constellations discursives

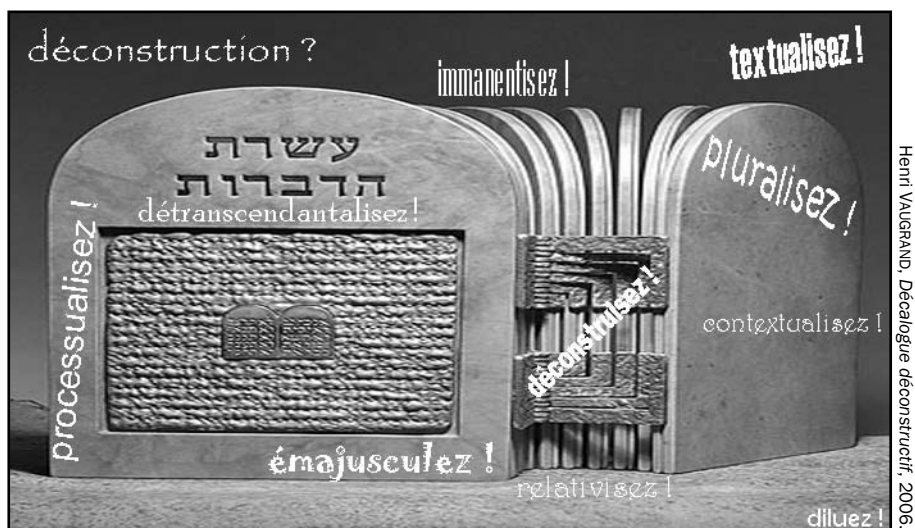
Maintenant que la thèse du postmodernisme comme accompagnement du néo-capitalisme est avancée comme une

hypothèse sociologique de travail, regardons cette pensée-marchandise d'un peu plus près et soyons un peu moins polémique et un peu plus analytique. À l'intérieur de la nébuleuse post-moderne, je voudrais distinguer, de façon scolaire, trois constellations discursives qui ont successivement occupé la scène intellectuelle depuis les années 80, disons depuis que Lyotard a publié son petit rapport sur la condition post-moderne à l'attention du gouvernement du Québec. Selon que ces débats ont lieu dans les arts et les humanités, la philosophie ou les sciences sociales, je les nommerai respectivement post-modernisme, philosophie post-moderne et post-modernité. Comme dans un jeu de domino, le post-modernisme esthétique met en branle le post-modernisme philosophique qui n'est pas sans répercussions sur la théorie sociologique de la post-modernité. Introduisant des motifs esthétiques dans la philosophie, le post-modernisme artistique retentit dans la société sous forme mercantile d'une esthétisation de la marchandise et d'une culturalisation de l'économie.

Le post-modernisme dans les humanités et les arts

En tant que reprise de la vieille querelle des anciens et des modernes, le débat sur le post-modernisme est d'abord apparu dans le domaine de l'architecture, des arts plastiques et de la littérature pour thématiser les caractéristiques de l'art contestataire trans-avant-gardiste des années 60 et 70 qui cherchent à dépasser le « grand partage » entre l'art bourgeois et l'art populaire, entre

1. Cf. Fredric JAMESON, *Postmodernism, or the Cultural Logic of Late Capitalism*, Londres, Verso, 1991 ; voir également, Frédéric VANDENBERGHE, *Complexités du posthumanisme. Trois essais dialectiques sur la sociologie de Bruno Latour*, traduit de l'anglais par Henri Vaugrand, Paris, L'Harmattan, sous presse.



Henri VAUGRAND, Décalogue de déconstructif, 2006.

l'art auratique et la camelote, pour parler comme Adorno. À la différence de l'art moderniste, animé par la téléologie avant-gardiste du nouveau, l'art post-moderniste se présente comme une « archéologie du présent ». Empruntant de bric et de broc des morceaux au catalogue artistique de l'humanité qu'il découpe et recolle par bricolage dans un assemblage hétéroclite, l'art post-moderniste annule le temps et le spatiale. L'artiste postmoderniste réduit tout à un texte dans lequel on peut citer, clipper, couper, coller à volonté pour le rassembler comme un hypertexte sans début et sans fin, sans tête et sans queue. Empruntant une métaphore chère à Michel Serres, on pourrait dire que le postmodernisme plie le temps comme on plie une carte ou un mouchoir, par suite de quoi les éléments les plus éloignés dans le temps se retrouvent rapprochés dans l'espace. De façon plus générale, on peut caractériser l'art, si ce n'est la pensée post-moderne en tant que telle, par un rejet de la distinction (au sens de Bourdieu) et une recherche studieuse de l'indistinction. Toute distinction,

toute opposition, toute catégorisation binaire (présent/passé, distingué/vulgaire, beau/laid, masculin/féminin, humain/animal, etc.) peut et doit être décomposée et déconstruite, dépassée et recomposée dans un tissu sans couture, dans une sorte d'hypertexte où tout peut et tout doit se mêler et se mélanger — un temple grec et l'hypertech américain, les colonnes de Buren et le soutien-gorge de Madonna, une citation tronquée de Derrida et la *Troisième Symphonie* de Mahler, remixées dans un riff répétitif électronique. L'artiste post-moderne est un D-jay ou une D-jane qui, comme dans la musique techno contemporaine, peut brûler et mixer tout les fragments imaginaires dans une séquence musicale qui fait bouger les masses.

Du point de vue sociologique, l'art post-moderniste apparaît comme une régression systémique. Invertissant trois siècles d'art autonome, le post-modernisme cherche à dépasser l'opposition entre l'art et la vie en abolissant l'autonomie de l'œuvre d'art. À la merci de son environnement, l'art ne s'oppose plus à l'économie, la religion ou la

politique, mais se laisse volontiers coloniser par elles. Comparé à l'art des avant-gardes modernistes, l'art post-moderne se caractérise par un haut degré de dédifférenciation intersystémique et un faible degré de rationalisation intrasystémique. Relativement autonome par rapport aux autres sous-systèmes, l'art moderne suivait ses propres lois sans concessions au public. La téléologie de l'innovation de l'art moderniste a conduit à un art pure et purifié, incompréhensible pour les masses — en peinture, on aboutit à la croix noire sur fond blanc de Malevitch, en musique au 37 minutes et 40 secondes de silence imposé de Stockhausen, en architecture aux « machines à vivre » de Le Corbusier dont Brasília constitue le prototype. D'après Christopher Jencks, on peut dater et localiser l'avènement du post-modernisme en architecture avec précision : St. Louis, Missouri, le 15 juillet 1972, à 15 h 32¹. C'est alors que le projet Pruitt-Igoe, ensemble de tours en béton, boîtes à vivre fonctionnalistes, fut dynamité. Reformulé en termes brésiliens, le jour où le gouvernement décidera de rélocaliser la capitale à Rio, le modernisme recevra le coup de grâce et le Brésil positiviste deviendra enfin post-moderniste.

Si l'art moderne est un art pur et purifié, l'art post-moderne est un art dilué. Dédifférencié, il ne suit plus ses propres lois, mais s'accommode à son environnement et se fond en lui, abolissant la distinction entre l'art auratique et la culture populaire. Le résultat est une involution volontaire de l'histoire de l'art qui abolit et invertit les séquences développementales. Tout et n'importe quoi peut être assimilé et recomposé. La musique électronique en offre un bon exemple. Non seulement Beethoven peut venir après Bartók, mais on peut mixer Bartók avec les chants Bororo et le jingle de la publicité Coca-Cola. Dédifférencié, l'art post-moderne s'ouvre à l'économie et se transforme en marchandise. L'art moderne était également

commodifié, mais à la différence de l'art post-moderne, il était plus et autre chose qu'une marchandise. L'art post-moderne, en revanche, n'est plus que marchandise. Tout comme la marchandise est de l'art commodifié, l'art est de la marchandise esthétisée. Avec le post-modernisme, c'est toute la culture qui finit par devenir marchandise. Voyez MTV ou allez au shopping. Colonisée par le marché, la culture devient marchandise en même temps que l'économie devient culturelle. Elle ne produit plus de biens, mais des mots et des signes. Baudrillard l'a bien vu, mais il faudrait aller plus loin et présenter une analyse matérialiste conséquente de la culture. Des sociologues, géographes et critiques littéraires comme David Harvey, Fredric Jameson, Michel Freitag, Zygmunt Bauman, Scott Lash et John Urry l'ont fait. Leur conclusion est que le post-modernisme est la culture de la société post-industrielle et de l'économie post-fordiste.

La philosophie post-moderne

Au départ, l'analyse de la culture comme texte restait dans le giron d'un marxisme althusséro-gramscien fortement sémiotisé. La référence, c'est les *Cultural Studies* de Birmingham avec Stuart Hall comme figure de proue. Lorsque les *Cultural Studies* ont traversé l'Atlantique pour aboutir dans les départements américains de littérature comparée, tout est devenu texte et le textualisme a donné lieu à ce que nous connaissons désormais comme post-modernisme. Le post-modernisme, version cheap et vulgaire du post-structuralisme, est une philosophie pour littérateurs et essayistes qui introduit

1. Cf. première phrase in Christopher JENCKS, *The Language of Post-Modern Architecture*, New York, Rizzoli, 1977.

l'art dans la philosophie pour en finir avec la grande philosophie. Comme une rengaine, on y retrouve trois thèmes infiniment répétés et constamment rejoués.

Premier thème : Déconstruction de la Raison. La raison est totalitaire. Pour unifier le réel, elle doit l'identifier, le conceptualiser et le simplifier en éliminant les ambivalences et les différences, bref tout ce qui n'entre pas dans le système : les émotions, les marges, les événements, les contingences, la pluralité, la multiplicité, l'irrationalité, tout ça est désormais célébré comme l'autre de la raison.

Second thème : La fin des métarécits. Avec la disparition de la philosophie onto-théo-téléologique de l'histoire qui donne un sens à l'histoire, celle-ci éclate en une multitude incohérente de fragments narratifs et discursifs qui résistent au sens. Transformée en texte, la réalité entière devient un champ discursif et intertextuel de représentations et de significations flottantes, coupées d'un référent extralinguistique, qui ne renvoient plus à rien d'autre qu'à elles-mêmes ¹.

Troisième thème : La mort du Sujet. Le sujet n'est ni autonome, ni souverain ni unifié. Traversé par les pulsions et représenté dans le langage, le sujet se dissout, se fragmente et se disperse à travers une chaîne de représentations médiatiques (banques de données, publicités, feuilleton télévisées) qui « l'interpellent » comme sujet. Le résultat de cette « subjectification » par représentation est une multitude de « moi-je » occasionnels qui ne peuvent pas être unifiés. Au fur et à mesure que le sujet « s'éclate », la psychanalyse change de sujet et se transforme en schizo-analyse de la personne, celle-ci étant comprise au sens littéral comme un masque à travers lequel quelque chose parle et résonne.

Le décalogue déconstructif

Qu'il s'agisse de la nouvelle nouvelle critique de la Raison, de l'Histoire ou du Sujet, le critique post-moderne se met toujours en scène comme une itération méthodique du thème de l'identité et de la différence. En effet, à l'instar de la phénoménologie, la déconstruction n'est pas une théorie, mais une méthode ou, plutôt, une série de méthodes et de techniques qui, d'une façon ou d'une autre, révèlent et exposent la non-identité de la pensée et du penser, si ce n'est du penseur ². Mais comment déconstruire une pensée ou un penseur ? Voyons donc ! Il faut détranscendentaliser, immanentiser, émajusculer, pluraliser, processualiser, diluer, déconstruire, textualiser, contextualiser et relativiser la pensée.

Détranscendentalisez ! Faites descendre les idées du ciel et montrez que l'Ego transcendantal est un « doublet empirico-transcendantal » (Foucault) qui, comme un peintre, est toujours déjà pris dans les reflets de la réflexion et les filets de la sensation et qui ne peut pas se représenter sans son autre, sans son ombre.

Immanentisez ! Éliminez les forces transcendantes, les structures profondes et les acteurs invisibles qui sous-tendent ou surplombent la pensée, la société ou l'histoire, et réduisez le tout à une seule dimension et un seul plan, le « *plan d'immanence* » (Deleuze).

Émajusculez ! Refusez toute philosophie qui s'écrit avec des majuscules. Dieu, l'Histoire, la Société, le Sujet, toutes ces

1. Cf. X-*Alta*, n° 6, « Police & corps du texte », octobre 2002.

2. Cf. Fabien OLLIER et Henri VAUGRAND, « Nouvelle servitude volontaire du penser », X-*Alta*, n° 5, « Vers un discours de la nouvelle servitude volontaire », octobre 2001, p. 5-8.

quasi-personnes ne sont que des hypostases de la pensée, des métasujets qui hantent l'ontologie comme des fantômes et qu'il faut décapiter et émasculer.

Pluralisez ! N'écrivez jamais au singulier. Les substantifs sont toujours pluriels. Il n'y pas de vérité, pas de science, pas d'histoire, pas de nature, pas de culture, etc., mais des vérités, des sciences, des histoires, des natures, des cultures, bref des multitudes.

Processualisez ! Sauf exception, comme Althusser, il n'y a pas de sujets sans procès. Il faut transformer toutes les entités en processus et relations performatives qui produisent par métalepse les entités comme origine présumée de la relation. Les entités ne préexistent pas à la relation, mais la relation les constitue comme des entités qui sont reliées entre elles par des relations d'intro-action.

Déconstruisez ! Construisez une opposition hiérarchique, démontrez que la médiation passe par les extrêmes et invertissez la hiérarchie en fabriquant un moyen terme qui inclut les extrêmes.

Diluez ! Il n'y pas d'essence et surtout pas d'essence humaine. Comme en parfumerie, il n'y que des essences qu'il faut diluer et mélanger. N'opposez pas la Nature à la Culture, la Société à la Technique, l'Humain à la bête, la machine ou la chose, mais cherchez des natures-cultures, des ensembles machiniques, des hommes-loups et des organismes cybernétiques.

Textualisez ! Mettez tous les sujets et les substantifs entre guillemets et considérez-les invariablement comme des représentations. « *Il n'y pas d'hors texte* » (Derrida), tout et tout le monde est pris dans le langage et ne représente qu'une position de sujet à l'intérieur du langage.

Contextualisez ! Considérez chaque texte comme un inter- ou un hypertexte et remplacez le texte dans son contexte local d'émergence historique, linguistique, géographique, sociologique, ethnique.

Relativisez ! Montrez que toutes les idées et toutes les vérités sont socialement et culturellement construites et qu'elles sont donc relatives à leurs contextes. Erreurs en deçà des Pyrénées, erreurs et contextures au-delà.

Ensemble, ces Dix Commandements constituent le décalogue déconstructif. Quelle que soit l'injonction de la déconstruction, en tant que méthodes et techniques de lecture, d'interprétation et d'écriture, elles répondent toutes à un seul et même impératif anti-catégorique : *Décantez la pensée !* Pour décanter et dékantianiser la pensée, il suffit de la mettre « en suspens » et « sous rature » afin de montrer que l'auteur ne fait pas ce qu'il dit et ne dit pas ce qu'il fait. La critique post-moderne consiste à montrer qu'un auteur écrit toujours à deux mains. Comme dans la Bible, la main gauche ne sachant pas ce que fait la main droite. Si un auteur affirme, par exemple, l'universalité de la pensée, la critique va établir qu'il s'agit là d'une pensée bien particulière ; s'il cherche à fonder sa pensée universelle en raison, la critique va montrer que la raison présuppose et exclut la folie et inclut la passion de la domination, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le penseur soit enfin reconnu pour ce qu'il n'est pas — à savoir un penseur-dominateur-colonisateur-oppresseur, soit un professeur qui mérite la démission.

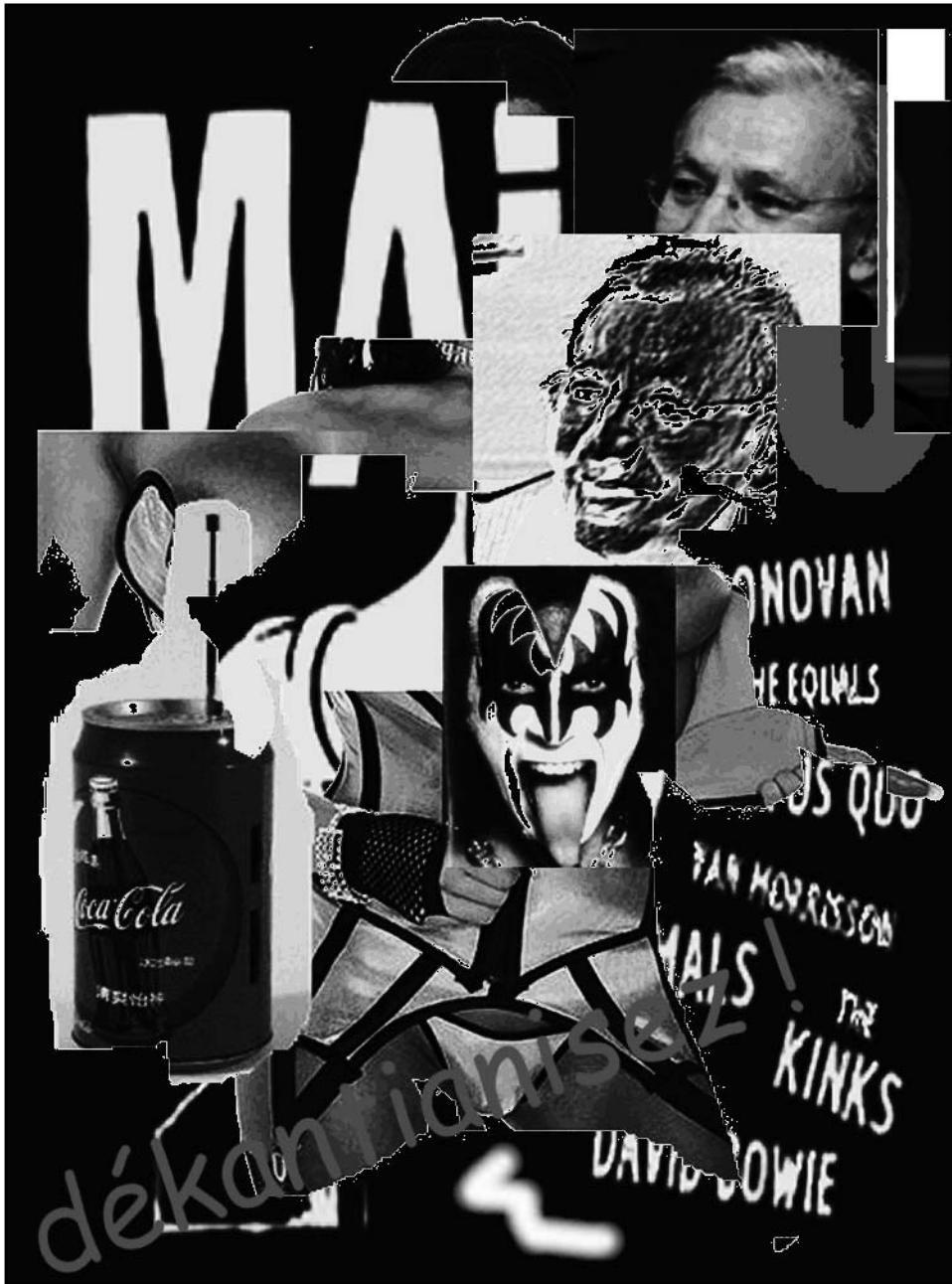


La post-modernité en sociologie

Bien que les tentatives pour déconstruire la sociologie n'aient pas manqué, les sociologues ont néanmoins assez rapidement compris que la sociologie de la post-modernité ne pouvait pas être une sociologie post-moderne. Bien sûr, il y a eu et il y a toujours des sociologues sympathiques, comme Michel Maffesoli par exemple, qui cherchent à analyser et comprendre la société à partir de la socialité et de la proximité de la vie quotidienne comme une sorte de *churrascaria* à grande échelle. Tout commence en mystique et s'achève en politique, disait Péguy. Chez Maffesoli, la politique devient érotique et la mystique s'achève dans la boue. Mais, paradoxalement, ces tentatives déchaînées pour post-moderniser la sociologie sont incapables de comprendre la post-modernité. Car, en effet, alors que tout indique que les sociétés modernes sont en train de connaître une transformation structurelle et un changement d'échelle, la sociologie post-moderne et décorative insiste sur les détails, le trivial, le frivole et le local. Conséquemment, la vision globale des transformations économiques, géopolitiques, culturelles, écologiques, etc. ne peut que lui échapper. Analysant les transformations du mode et des relations de production et de consommation des biens, des maux, des services et des connaissances qui sont intervenues dans le dernier quart du XX^e siècle, les sociologues sont arrivés à la conclusion que la culture est désormais la base et non plus la superstructure de la société. La culture, la connaissance, les sciences sont les forces principales de production. Le capitalisme culturel est innovateur. Constamment à la recherche de la nouveauté et de la différence, produisant pour un marché toujours plus spécialisé et un public toujours plus différencié, le capitalisme culturel et cognitif est un capitalisme post-industriel et post-fordiste.

Bien que le capitalisme cognitif ait des affinités avec le post-modernisme, il serait cependant erroné de dire que les sociétés soient rentrées dans la post-modernité. Ici comme ailleurs, il faut refuser la coupure pseudo-historique comme une facilité de la pensée. La restructuration du capitalisme et la révolution technologique transforment la société, mais elles ne rompent pas avec les institutions de la modernité. L'accumulation du capital, la centralisation du pouvoir, la dématérialisation de la production et l'individualisation de la consommation constituent une radicalisation de la modernité, pas sa fin. Afin de marquer la continuité avec les institutions de la modernité, des sociologues comme Ulrich Beck, Manuel Castells, Alain Touraine, Anthony Giddens et Zygmunt Bauman parlent de modernité tardive, seconde modernité ou basse modernité. L'analogie avec le concept marxiste de *Spätkapitalismus* ou de capitalisme tardif est intentionnelle, car si l'on veut comprendre l'ontologie du présent, on ne peut pas se passer d'une analyse du capitalisme. Bien que le néolibéralisme semble sur le retour et qu'on assiste désormais à une remontée non moins effrayante des néo- et des théo-conservatismes de tout poil, le capitalisme est plus fort que jamais, alors que la critique sociale semble désœuvrée. D'après Boltanski et Chiapello¹, mais on retrouve une analyse similaire chez les opéraïstes italiens comme Negri, Virno et Lazaratto, cette faiblesse de la critique sociale contemporaine vient du fait que le capitalisme s'est transformé et fortifié en incorporant les leçons de la critique radicale des soixante-huitards. Se révoltant contre le capitalisme rigide, bureaucratique et aliénant de papa, leurs fils et leurs filles exigeaient plus de liberté, de créativité et de flexibilité.

1. Cf. Luc BOLTANSKI et Ève CHAPIELLO, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999.



Henri VAUGRAND, *Dékantianisez* (ironie aftéromaffesolique), 2006.

Confronté avec la crise d'accumulation des années 70, le capitalisme industriel s'est réorganisé et flexibilisé, passant ainsi, comme Gramsci l'avait prévu, d'un mode de production fordiste à un mode post-fordiste. Le capitalisme post-fordiste est un capitalisme flexible, débureaucratisé, différenciée, compétitif, organisé en réseau qui se déconstruit et se reconstruit constamment pour mieux s'adapter aux marchés. C'est un capitalisme qui a détourné la critique post-moderniste et qui l'a utilisée à son avantage pour se post-moderniser. Dans cette perspective, le post-modernisme n'apparaît plus comme une critique de la modernité, mais comme une critique sauvage du capitalisme qui a été détournée dans un sens libéral et récupéré par le capitalisme. C'est bien

pourquoi le post-modernisme doit être étudié et pris au sérieux. Cette arrière-garde de la pensée constitue un excellent laboratoire d'observation qui permet de mieux comprendre les restructurations du capitalisme global. Mais pour étudier le capitalisme global, il faut prendre congé des prémisses du post-modernisme. Les sociologues l'ont bien compris. Dès les années 90, ils ont délaissé le débat sur la post-modernité et sont passés à une analyse de la globalisation ou, comme on le dit en France, de la mondialisation. Un autre monde est possible... Après le post-modernisme viendrait donc le socialisme, non plus dans un seul pays, mais mondialement, comme cosmopolitisme. C'est sur cette note utopique que je voudrais terminer.

Frédéric VANDENBERGHE est professeur associé de sociologie à l'université de Yale, New Haven, États-Unis. Cet article est la version remaniée d'une communication présentée lors de la « Semaine de la philosophie », Universidade de Brasília, en septembre 2004, avec Michel Maffesoli comme invité d'honneur.

Bibliographie de Frédéric VANDENBERGHE

- *Complexités du posthumanisme. Trois essais dialectiques sur la sociologie de Bruno Latour*, traduit de l'anglais par Henri Vaugrand, Paris, L'Harmattan, coll. « diagonale critique », sous presse.
- *La Sociologie de Georg Simmel*, Paris, La Découverte, 2001.
- *Une histoire critique de la sociologie allemande. Aliénation et réification*, tome II : Horkheimer, Adorno, Marcuse, Habermas, Paris, La Découverte/MAUSS, 1998.
- *Une histoire critique de la sociologie allemande. Aliénation et réification*, tome I : Marx, Simmel, Weber, Lukács, Paris, La Découverte/Mauss, 1997.



Henri VAUGRAND, *Violons le Soi*, 2006.